

Simone ne vit nul inconvénient à donner le nom et l'adresse de sa tante : "La vicountesse d'Avron, à Erlington-Castle, Erlington, Yorkshire."

—Quelle prononciation ! grommela de nouveau la vieille miss, répétant avec force les mots pour leur rendre leur accent véritable.

—Erlington-Castle ! dirent simultanément les deux sœurs après une réflexion lente. Mais ce n'est pas loin de chez nous.

—Connaissez-vous ma tante ? demanda Simone.

—Non, déclara l'ainée, Jenny, tandis que Flora, plus vive et plus désireuse de plaire à sa nouvelle arrie, reprenait :

—Nous passons peu de temps chez nos parents, qui, du reste, n'habitent le Yorkshire que depuis l'année dernière, de sorte que nous ne sommes pas au courant des choses du pays. Cependant je crois bien avoir entendu parler de votre tante, une dame très riche ?

—Oui, dit Simone.

—Veuve ?

—C'est cela.

—Et qui est un peu...

—Originale ? Peut-être bien.

—Oh ! alors, je sais quelque chose d'elle ! Vous rappelez-vous, Jenny, ce que racontaient les Hower de leur promenade à Erlington ? Ils y étaient allés avec des amis pour voir les jardins, des jardins magnifiques, et le château, qui est, paraît-il, très curieux. Du temps du vieux lord Erlington, tout le monde était admis à le visiter et même très bien reçu. Au lieu de cela, quand les Hower sont arrivés à la porte, les gens sont sortis comme des furieux pour les chasser, disant que le château appartenait maintenant à la nièce de lord Erlington, et que cette dame ne permettait à personne d'entrer, même dans les jardins.

L'exemple des Hower n'était rien moins que rassurant, et Simone changea de couleur. La petite Flora s'en aperçut peut-être, car elle pressa tendrement son bras en ajoutant :

—Mais je suis sûre que vous, vous serez très bien reçue. Votre tante doit vous aimer à la folie.

—Elle ne me connaît pas.

—Eh bien ! alors, elle vous aimera, c'est la même chose.

Simone ne répliqua pas et se mit à regarder par la fenêtre. Le jour était froid et humide. Les paysages, dépouillés par l'hiver, fuyaient sous le ciel bas et gris. Mais Simone leur trouvait un charme. C'était encore la terre, le ciel du pays.

La brise marine soufflait avec force, et, bornant l'horizon, une bande grise s'étendait au loin à l'infini.

—Pourvu que nous n'ayons pas une trop mauvaise traversée ! soupira la vieille demoiselle inquiète.

Simone n'avait jamais passé la mer, et, en arrivant à Calais, elle fut forcément distraite par le mouvement du port et les préparatifs du départ.

Le steamer en partance était un des paquebots anglais, beaucoup plus nombreux que les paquebots français, qui font concurremment le trajet de Calais à Douvres.

—Nous sommes déjà en Angleterre ! s'écria triomphalement la vieille miss en mettant pied sur le pont, ce qui ne l'empêcha pas de faire un faux pas et de tomber dans les bras d'un matelot, qui la reçut assez rudement pour un compatriote.

Simone se taisait.

En quittant cette terre de France, elle avait éprouvé la même émotion irréfléchie, disproportionnée, qu'en se détachant des bras de sa mère. Elle se sentait très triste, très dépaysée tandis que, attablés près d'elle, dans la grande salle de l'entrepont, les passagers, anglais pour la plupart, causaient dans leur langue et mangeaient à leur mode des plats apprêtés suivant leurs goûts.

Mais, peu à peu, les causeries se ralentissaient : les appétits se calmaient, des places devenaient vacantes. Bientôt Simone vit ses compagnes se lever à leur tour et disparaître à la suite d'un cortège de dames pâles et de messieurs absolument démontés.

Les précautions morales sont quelques fois un préservatif contre les impressions physiques. Elle échappa au sort commun. Toutefois, l'atmosphère des cabines, où se mêlaient la senteur forte du goudron, la fumée âcre de la chaudière, une odeur nauséabonde de mauvaise cuisine et de vaisselle mal lavée, lui causait un invincible dégoût, et, malgré le mauvais temps, elle remonta sur le pont.

La traversée de Calais à Douvres, si courte, est néanmoins, par certains temps, désagréable et même difficile. La Manche se permet des caprices aussi redoutables que ceux de l'Océan et plus fréquents peut-être.

Ce jour-là, le vent soufflait en tempête, et, dans l'étroit espace laissé libre autour d'elle par la brume, Simone n'apercevait que des vagues d'un gris sale, soulevées à des hauteurs prodigieuses, venant se briser, avec un bruit lugubre, contre les flancs du navire et même, quelquefois passant par-dessus le bord, inondant le pont, mouillant les chaussures et éclaboussant les vêtements des passagers, assez nombreux, qui préféraient encore les inconvénients du grand air à ceux de la reclusion.

S'accrochant au bastingage pour résister à la force du vent, Simone restait silencieuse au milieu de cette foule inconnue, les yeux tournés du côté où l'on aurait dû apercevoir les côtes anglaises.

A mesure qu'on avançait, le brouillard devenait plus opaque. Quand on atteignit Douvres, la nuit tombait déjà, épaisse et complète. Dans la gare même, les becs de gaz jetaient une lueur vague, comme s'ils eussent été voilés d'un crêpe, et la première impression de Simone sur l'Angleterre fut une impression d'obscurité, de mystère, d'égarement à travers l'inconnu.

On était remonté dans un wagon de chemin de fer, un wagon différent des wagons français, et on filait à travers un pays invisible. Aux stations, des voix rauques jetaient des noms étrangers. Un sentiment de détresse prenait possession de Simone, à mesure que croissait, au contraire, l'entrain joyeux de ses compagnes.

Toute au bonheur de revoir sa belle patrie, la vieille demoiselle monologuait en un baragouin demi-anglais, demi-français. Jenny et Flora, se rapprochant, s'étaient mises à causer de papa, de maman, du poney qui les attendraient demain à la gare d'York et de ce qu'elles feraient en arrivant.

Que ferait-elle demain, elle, et qui la recevrait ? Simone se le demandait aussi avec un sentiment tout autre.

Enfin le train stoppa définitivement dans une gare immense.

On était à Londres.

Simone se trouva bientôt dans un cab, roulant entre deux murailles de brouillard. Au bout de quelques minutes, le cab déposa les voyageuses devant un modeste "ladie's hotel" où les accueillit un groupe de ladies, aussi effroyablement vieilles et laides que pouvaient l'exiger les plus strictes convenances.

Simone mangea un dîner dont il lui fut impossible de démêler les ingrédients, puis alla se coucher entre des draps calendrés, lisses et secs, qui, à chaque mouvement, faisaient un bruit de papier froissé, et, posant sa tête sur un petit sac bourré d'une substance mystérieuse, — peut-être bien des pois chiches, — se prépara, la fatigue aidant, à dormir.

Mais ses idées la harcelaient. Que faisait-on maintenant là-bas, à la maison ? Elle essayait de se représenter les figures, de retrouver dans son oreille le son des voix familières, et tout cela, tout ce qu'elle aimait, lui semblait déjà loin, séparé d'elle par un infini de temps et de distance.

—Est-ce donc ce matin seulement que je suis partie ? se disait-elle, surprise de se trouver elle-même toute changée, l'esprit ouvert à une foule de choses nouvelles, comme si elle eût subi une sorte d'initiation.

Alors elle comprit qu'elle venait, en cette seule journée, de franchir le pas décisif qui sépare l'enfance de l'âge viril, d'entrer dans la grande lutte de la vie, et elle sentit, en même temps, que sa force et sa raison croissaient à la mesure des épreuves imposées, que, pour jouer le rôle d'une femme, elle était devenue une femme.

Elle se contraignit au repos, songeant :

—Demain, j'aurai besoin de toutes mes forces.

Et le lendemain la trouva, en effet, remise, raffermie, en pleine possession d'elle-même.

Le froid était vif, mais le brouillard moins intense que la veille.

En voiture, de l'hôtel à la gare, Simone put avoir un petit aperçu de la ville ; en chemin de fer, de Londres à York, un petit aperçu de l'Angleterre ; et, grâce à ces distractions inévitables, son entrain un peu forcé ne se démentit pas, durant cette seconde partie du voyage.

A York, cependant, elle eut une secousse en se séparant de Jenny et surtout de Flora.

—Pensez à moi ! lui dit la petite fille qui se jetait à son cou. Et, ajouta-t-elle tout bas, si votre tante n'était pas bonne, venez chez nous.

Avec l'intuition des bons cœurs, cette enfant avait deviné quelque chose des peines de Simone, désiré la secourir. Si frères qu'ils fussent, c'était un dernier lien qui se rompait, un dernier appui faisant défaut ; Simone se sentit tout à fait abandonnée.

En face d'elle, sans la regarder, la vieille demoiselle, qui avait hâte de s'en aller à ses petites affaires, compulsait attentivement son indicateur.

—Nous serons dans une demi-heure à Erlington, déclara-t-elle à Simone. Je pense que votre tante viendra vous chercher à la gare. Cela me permettrait de reprendre le train de quatre heures.

Osmin s'était opposé énergiquement à ce que la visite de Simone fût annoncée, de peur de quelques mesures préventives, et la jeune fille dut avouer :

—Ma tante ne viendra pas. Mais le château doit être tout près du village. J'espère que cela ne vous retardera pas trop de m'y conduire.

—Enfin ; je devrai me contenter de reprendre le train de cinq heures !

La vieille fille soupira, trouvant évidemment qu'on abusait de sa complaisance. Peu curieuse, comme la plupart des personnes très